

Chapitre IV

(Pierre et Jean, page 129)

Certes, elle avait pu aimer, comme une autre ! Car pourquoi serait-elle différente d'une autre, bien qu'elle fût sa mère ?

Elle avait été jeune, avec toutes les défaillances poétiques qui troublent le cœur des jeunes êtres ! Enfermée, emprisonnée dans la boutique à côté d'un mari vulgaire et parlant toujours commerce, elle avait rêvé de clairs de lune, de voyages, de baisers donnés dans l'ombre des soirs. Et puis un homme, un jour, était entré comme entrent les amoureux dans les livres, et il avait parlé comme eux.

Elle l'avait aimé. Pourquoi pas ? C'était sa mère ! Eh bien ! Fallait-il être aveugle et stupide au point de rejeter l'évidence parce qu'il s'agissait de sa mère ?

S'était-elle donnée ?... Mais oui, puisque cet homme n'avait pas eu d'autre amie ; – mais oui, puisqu'il était resté fidèle à la femme éloignée et vieillie, – mais oui, puisqu'il avait laissé toute sa fortune à son fils, à leur fils !...

Et Pierre se leva, frémissant d'une telle fureur qu'il eût voulu tuer quelqu'un ! Son bras tendu, sa main grande ouverte avaient envie de frapper, de meurtrir, de broyer d'étrangler ! Qui ? tout le monde, son père, son frère, le mort, sa mère !

INTRODUCTION

Situer le passage

Pierre, tourmenté par l'héritage que vient de recevoir Jean, se demande quels liens unissaient M^{me} Roland à Léon Maréchal. Il voudrait savoir si, quand elle était jeune, sa mère a pu être infidèle. Il tente donc de reconstituer la vérité. Suivant la pente de sa rêverie, il acquiert bientôt la pénible certitude que sa mère a été la maîtresse de Léon Maréchal.

Dégager des axes de lecture

Le texte est composé comme un débat intérieur, qui révèle toute la violence passionnelle des sentiments de Pierre.

PREMIER AXE DE LECTURE **LE DÉBAT INTÉRIEUR**

Le jeu des questions et des réponses, rythmé comme un dialogue, fait progresser le texte de manière rigoureuse.

Le style du dialogue

Dans ce passage, Pierre est seul face à lui-même. Le texte multiplie cependant les éléments qui appartiennent au discours direct. Les interrogations directes abondent : « pourquoi serait-elle différente [...] ? » (l. 2), « Pourquoi pas [...] ? » (l. 10), « Fallait-il être aveugle [...] ? » (l. 11), « S'était-elle donnée ? ... » (l. 13), « Qui [...] ? » (l. 20). À ces questions répondent des termes brefs, tirés de la langue orale et mis en relief par des points d'exclamation : « Certes » (l. 1), « Eh bien ! » (l. 10), « Mais oui » (l. 13). Certains effets de redoublement produisent une insistance expressive, caractéristique des dialogues animés : « Enfermée, emprisonnée » (l. 4-5), « aveugle et stupide » (l. 11), « à son fils, à leur fils » (l. 16). Le tour « mais oui » apparaît trois fois (l. 13, 14, 15). Enfin, le découpage en brefs paragraphes achève de donner à ce texte la vivacité du dialogue.

Une construction rigoureuse

Chaque paragraphe est rythmé par la répétition d'un mot ou d'une image qui scande nettement la progression du débat intérieur :

- Le premier paragraphe met M^{me} Roland sur le même plan que n'importe quelle femme : « comme une autre » (l. 1), « pourquoi serait-elle différente d'une autre [...] ? » (l. 1-2). Pierre tente de banaliser la situation, de l'envisager avec calme. Il veut la mettre à distance afin de mieux l'analyser.
- Le deuxième paragraphe insiste sur la jeunesse de M^{me} Roland lors des événements (« elle avait été jeune », l. 3 ; « le cœur des jeunes

êtres », l. 4). À ce titre, M^{me} Roland est excusable. Elle s'est bercée des douces rêveries sentimentales qui séduisent toutes les jeunes filles.

– Avec le paragraphe central, le mouvement du texte s'inverse. À l'interrogation succède l'accusation, à l'indulgence, la colère. La répétition du terme « sa mère » (l. 10, 12) marque une cassure dans la réflexion. M^{me} Roland n'est plus une femme pareille à toutes les autres. Elle redevient la mère de Pierre.

– Dans le quatrième paragraphe, l'expression « mais oui » est répétée trois fois (l. 13, 14, 15). Elle manifeste le désir qu'a Pierre de se convaincre. Elle trahit en même temps sa résistance face à l'évidence. Un autre mot est répété ici : « son fils, leur fils » (l. 16). La pensée de Jean aiguillonne la jalousie de Pierre.

– Dans le cinquième paragraphe, ce sont les images de meurtre qui s'imposent (« tuer », l. 18 ; « étrangler », l. 20). Le passage de « quelqu'un » (l. 18) à « tout le monde » (l. 20) traduit de manière significative la progression de la colère de Pierre.

DEUXIÈME AXE DE LECTURE

UNE VIOLENCE PASSIONNELLE

L'extrait montre comment la violence s'empare de Pierre. En lui, la volonté d'être objectif, le désir de comprendre se transforment peu à peu en certitude, puis en fureur. Le héros passe ainsi d'un extrême à l'autre, sous l'effet d'une étrange jalousie.

D'un extrême à l'autre

La violence des sentiments du personnage apparaît nettement si l'on rapproche le début et la fin du texte.

Au début, l'affirmation de Pierre est prudente et modérée. Il use du verbe *pouvoir* (« elle avait *pu* aimer », l. 1) et du conditionnel (« *pourquoi serait-elle* différente ? », l. 1-2). On sent même une certaine sympathie du fils pour la mère. Il lui trouve en effet des excuses : M^{me} Roland était jeune ; elle avait un mari « vulgaire et parlant toujours commerce » (l. 5-6) ; Léon Maréchal, lui, était séduisant : il ressemblait aux amoureux des livres (l. 9).

En revanche, dès que Pierre acquiert la certitude de l'infidélité de sa mère, sa colère se réveille. Sa rage, qui va jusqu'au désir de meurtre (« il eût voulu tuer quelqu'un », l. 17-18), se manifeste physiquement (« son bras tendu, sa main grande ouverte », l. 18-19). Le narrateur fait sentir l'intensité de la colère du personnage par le jeu expressif des allitérations¹ en *f* (« frémissant d'une telle fureur », l. 17) ou en *r* (« de frapper, de meurtrir, de broyer, d'étrangler », l. 19). Le nombre des monosyllabes et l'abondance des virgules contribuent à accélérer le rythme. Le mouvement des phrases s'amplifie progressivement. Les deux sujets (« Son bras » et « sa main », l. 18) commandent quatre verbes (« frapper, meurtrir, broyer, étrangler », l. 19-20), qui possèdent eux-mêmes cinq compléments (« tout le monde, son père, son frère, le mort, sa mère », l. 20-21).

Une jalousie amoureuse

Pierre ressent vis-à-vis de sa mère une jalousie digne d'un mari ou d'un amant. Dans un premier temps, il se projette avec complaisance dans l'univers imaginaire où a vécu sa mère. Il rappelle d'abord comment elle y est entrée (« elle avait rêvé », l. 6 ; « dans les livres », l. 9). Il partage ensuite sa songerie amoureuse (« clairs de lune, [...] voyages, [...] baisers donnés dans l'ombre des soirs », l. 6-7). Cependant, la fascination légère que trahissent ces termes disparaît aussitôt qu'est rappelé le lien familial (« C'était sa mère ! », l. 10). Le désir de Pierre est alors frappé d'interdit. Le personnage du séducteur (« un homme » semblable « aux amoureux dans les livres », l. 8-9) cesse d'être sympathique. Il devient « cet homme » (l. 13). L'adjectif démonstratif opère ici une cruelle mise à distance. Pierre adopte le ton de l'accusation.

Des sentiments œdipiens

Le mythe d'Œdipe est utilisé par les psychanalystes pour expliquer certains de nos sentiments. Dans la mythologie grecque, Œdipe

1. On appelle *allitération* la répétition expressive d'une consonne dans un groupe de mots.

tue son père et épouse sa mère. Freud² montre que tout jeune garçon possède ainsi le désir inconscient de s'unir à sa mère et de tuer l'homme qui fait obstacle à ce désir. Le rêve amoureux de Pierre, tout comme la haine qui l'anime à la fin du texte, obéit à cette logique. Car même si Pierre prétend vouloir étrangler « tout le monde » (l. 20), c'est à M^{me} Roland et à son amant qu'il en veut. Leurs deux noms achèvent d'ailleurs de manière significative la macabre énumération de ceux que Pierre voudrait tuer (« le mort, sa mère ! » l. 21).

Du reste, sur un plan symbolique, Pierre accomplit ce meurtre. Alors qu'au second paragraphe il imaginait sa mère, jeune et rêveuse, il la décrit, à la fin du texte, en « femme éloignée et vieillie » (l. 15). Quant à Léon Maréchal, il le nomme alors « le mort » (l. 21). Par ces deux désignations, Pierre s'attache à défigurer et à meurtrir le couple qu'il jalouse.

CONCLUSION

Le texte est révélateur de deux aspects également intéressants de l'art de Maupassant : la fluidité de la composition et la profondeur de l'analyse.

Le narrateur nous montre de quelle manière la jalousie s'empare de Pierre. Ce sentiment si violent – le désir de tuer sa propre mère ! – est restitué ici avec tant de naturel qu'il cesse de nous paraître étrange ou anormal. N'est-ce là pas un apport irremplaçable de l'art du roman ? Il nous fait découvrir, comprendre, partager des sentiments que nous n'éprouvons généralement pas, et dont nous devenons les confidents ou les complices.

2. Sigmund Freud (1856-1939) est le fondateur de la psychanalyse. Cette discipline étudie les mécanismes inconscients qui déterminent notre comportement.